

Il y a 100 ans, Célestin Freinet introduisait l'imprimerie à l'école.

Quelles leçons en tirer aujourd'hui ?

Philippe Meirieu

Il y a juste un siècle, en 1924, dans un petit village de Provence, un instituteur nommé Célestin Freinet apportait à ses élèves une petite imprimerie achetée dans la ville voisine.

Depuis quelque temps déjà, il leur proposait d'écrire librement leurs aventures et leurs recherches, leurs rêves et leurs projets. Les textes ainsi rédigés étaient corrigés avec l'aide toute la classe : chacun et chacune écrivait son texte au tableau et sollicitait les propositions de ses camarades pour le parfaire. Bien sûr, l'auteur restait libre de les adopter ou non : c'était à lui de décider si elles convenaient ou non, si elles amélioraient son propos ou le déformaient. Ainsi, en examinant les suggestions de ses camarades, il perfectionnait son texte en même temps qu'il apprenait à réfléchir pour être toujours au plus près du plus juste, pour écrire de manière toujours plus précise et convaincante. Mais toute la classe profitait aussi de l'exercice car chacun s'entraînait là à être de plus en plus exigeant, envers les autres comme envers lui-même... C'est que Célestin Freinet avait fondé sa pédagogie sur la coopération : il tenait à ce que tous contribuent à la réussite de chacun et à ce que la réussite de chacun contribue à celle de tous. Il avait à cœur que le collectif aide chacun à se dépasser et que la solidarité entre tous l'emporte sur une vaine compétition.

La réussite des travaux ainsi menés fut remarquable : chacun progressait et la classe produisait de merveilleux « textes libres » qui faisaient la fierté de tous. Mais ces textes restaient jusque-là dans l'espace scolaire et les élèves pouvaient croire que leurs productions n'obéissaient qu'à des normes artificielles que le maître était chargé de faire respecter, sous la surveillance de l'inspecteur et avec pour seule perspective la réussite à l'examen... L'imprimerie allait changer tout ça en permettant de créer un véritable journal scolaire qui serait distribué dans tout le village.

En découvrant le matériel d'imprimerie apporté par le maître, les questions fusent dans la bouche des élèves : « Qu'est-ce que c'est ? À quoi ça sert ? Comment ça marche ? » Les voilà qui touchent tout, veulent essayer tout de suite, se disputent pour être le premier à agencer les caractères, à manipuler la presse, à passer le rouleau encreur.

Première leçon : Laisser l'enfant rencontrer le monde avec ses mains

Les enfants, trop souvent condamnés à rester sagement assis, à recopier sans broncher et à réciter comme des perroquets, ont besoin de « manipuler » et s'engagent d'autant plus facilement dans une tâche qu'ils peuvent y agir, essayer, tâtonner et expérimenter.

Aujourd'hui : rien de plus urgent ! À l'heure où les écrans sont omniprésents et où les enfants et les adolescents risquent de ne plus vivre que dans un monde virtualisé, il est essentiel de leur permettre de rencontrer, à travers le travail des mains, la résistance des choses. C'est dans le travail manuel sous toutes ses formes qu'ils découvriront l'importance de la patience d'atelier et la nécessité de comprendre les lois de la nature pour vivre avec elle. C'est ainsi qu'ils développeront leur attention, apprendront à se dégager de leurs velléités de toute-puissance et à prendre soin du monde.

-o0o-

Mais les élèves découvrent vite qu'il est impossible d'aboutir à quoi que ce soit si l'on ne se donne pas des règles : la seule alternative à la pagaille et à la violence, le seul moyen de profiter ensemble de la formidable occasion qui se présente, c'est de construire et respecter une discipline commune.

Deuxième leçon : Découvrir et construire les règles ensemble

Les enfants, engagés dans un projet commun, comprennent très bien qu'il faut se donner des règles pour le mener à bien. Ils respectent d'autant mieux ces règles qu'elles émergent des contraintes mêmes de la tâche et ne sont pas simplement imposées par un adulte qui veut maintenir l'ordre.

Aujourd'hui : face à ceux qui voudraient bien développer partout des dispositifs de surveillance et de contrôle, qui sont obnubilés par la normalisation des humains et cherchent avant tout à les rendre dociles aux pouvoirs autoritaires, il importe vraiment de permettre à nos enfants de découvrir que les règles légitimes sont celles qui permettent de réussir ensemble et de faire ensemble société de manière sereine et solidaire.

-o0o-

Passés les premiers essais un peu tâtonnants, la classe de Freinet s'organise. On transforme l'estrade en établi. Sans papier pour imprimer, on utilise le verso des bulletins de vote. On relie les feuilles avec des boulons ou des bouts de ficelle. Et le premier journal est imprimé, envoyé aux correspondants en Bretagne, distribué aux parents et à tout le village. C'est un véritable événement. Les enfants reviennent en classe avec la ferme intention de poursuivre et de faire encore mieux : des articles

toujours plus inventifs et mieux écrits, sans faute de grammaire ou d'orthographe, joliment présentés et illustrés.

Troisième leçon : Socialiser le travail pour interioriser l'exigence

Dès lors que le jugement sur leur travail n'est pas réservé au seul maître et cantonné à la sphère scolaire, les enfants comprennent l'importance et le sens des exigences intellectuelles. Ils ne demandent qu'à s'améliorer et se dépasser.

Aujourd'hui : trop souvent encore, nos enfants et adolescents ne sont invités à travailler que pour des notes et ne s'appliquent que quand ils sont surveillés par un adulte. En revanche, quand ils peuvent s'engager dans une activité qui débouche sur une production qui gardera son sens et sa valeur en dehors de l'école, alors les élèves comprennent qu'ils doivent donner le meilleur d'eux-mêmes et se dépasser. Ils découvrent que l'on ne progresse qu'en étant exigeant à l'égard de soi-même.

-o0o-

Voilà donc la classe embarquée dans une extraordinaire aventure commune. Ce n'est plus un auditoire assigné à l'obéissance et au silence, une sorte d'église où l'on reçoit une « parole sacrée », c'est un atelier où l'on travaille au coude à coude, mus ensemble par le désir de toujours mieux faire. Mais le maître ne démissionne pas pour autant. Il veille sur l'activité individuelle et de groupe car il est le garant du progrès de chacun... Aussi s'inquiète-t-il quand il voit la tendance de certains à accaparer une tâche qu'ils aiment bien et sur laquelle ils sont plus compétents, avec le danger inévitable de marginaliser les autres : celui qui sait bien dessiner dessine, celui qui maîtrise mieux l'orthographe corrige les fautes de ses camarades, celui qui est le plus habile pour agencer les caractères s'y cantonne... mais n'apprend ainsi ni le dessin, ni l'orthographe. Le maître ne peut se satisfaire de cela ! C'est alors que Freinet se souvient que chez les scouts, il existe le système des brevets : quelqu'un qui sait faire une table en bois sans colle ni clou peut passer et obtenir le brevet de menuisier ; il pourra ainsi mettre son savoir-faire au service des autres et, même, devenir le « professeur » de ceux qui veulent apprendre. Freinet explique ainsi à ses élèves qu'il existe des savoirs que tous doivent maîtriser, parce qu'ils sont indispensables à tout citoyen... et aussi parce qu'ils sont « au programme » : à ces savoirs-là vont correspondre des « brevets obligatoires » que tous devront obtenir. Mais il existe aussi, bien sûr, des savoirs et des savoir-faire qui correspondent au goût de chacun et qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde maîtrise parfaitement : ce sont les « brevets facultatifs », comme le brevet de chasseur de papillon, de spécialiste des dinosaures ou de réparateur de motocyclette. On n'empêchera donc personne de consacrer son énergie à l'acquisition de brevets facultatifs mais tous devront acquérir les brevets obligatoires. Pour cela Freinet met en place un système de « plans de travail » : ce sont des fiches avec des questionnaires, des explications et des exercices sur lesquelles chacun travaille individuellement à son rythme propre.

Quatrième leçon : Garantir les acquisitions fondamentales pour chacun

Quand un groupe d'enfants se dote d'un projet auquel il tient, il peut être tenté de répartir les tâches en fonction des connaissances et compétences préexistantes, ce qui risque de creuser les inégalités. Il est donc important de veiller à ce que tous puissent accéder aux objectifs fondamentaux. Il faut, pour cela, identifier les besoins de chacun et lui proposer un travail personnel adapté.

Aujourd'hui : nos sociétés peinent à réduire les inégalités et à éradiquer les rapports de domination. Il est donc fondamental que l'école ne laisse pas se creuser les écarts. Pour cela, il est essentiel de définir les savoirs qui doivent être partagés par tous et de concevoir, pour y parvenir, une « pédagogie différenciée » qui offre à chacun les moyens d'y accéder.

-o0o-

Ainsi la classe devient-elle une véritable ruche. Pendant qu'un petit groupe s'affaire autour de l'imprimerie, d'autres corrigent un texte en commun. Certains se sont isolés pour travailler personnellement, lire ou faire des exercices. D'autres encore préparent un brevet facultatif : ils consultent de la documentation pour pouvoir faire une conférence sur un sujet qui les passionne. Car maintenant la classe a construit une véritable culture de la coopération. On échange systématiquement pour s'enrichir les uns les autres comme dans la mise au point des textes. On s'entraide spontanément aussi : celui qui peine à comprendre ou butte sur une difficulté n'hésite pas à demander de l'aide à un camarade ; et celui qui a compris se met spontanément à la disposition des autres. Et puis, grâce aux brevets facultatifs, chacun peut devenir une ressource formidable pour la classe tout entière : sans nécessairement faire de tous les autres des spécialistes de son sujet, il apprend à partager son savoir et sa culture... En fait, sous l'autorité du maître qui veille à ce que chacun progresse, la classe devient une petite société fondée sur l'entraide réciproque systématique. D'ailleurs, bien vite, des enseignants qui se revendiquent de l'héritage de Célestin Freinet vont afficher dans la classe un tableau, régulièrement mis à jour, où, à côté du nom de chaque élève, figurent, à la fois, ses ressources (« Anna peut expliquer la multiplication à virgule » ou « José peut aider à faire un herbier ») et ses besoins (« Anna a besoin de s'entraîner à l'oral » ou « José voudrait bien qu'on l'aide à décrire un paysage »). D'ailleurs, au fur et à mesure que le temps passe, les élèves ont parfaitement compris ce que signifie concrètement la solidarité entre eux et ils n'ont plus besoin de ce tableau pour coopérer entre eux.

Cinquième leçon : Mettre en place une véritable culture de la coopération

La classe n'est pas seulement un lieu pour « apprendre », c'est un lieu « pour apprendre ensemble ». Coopérer, ce n'est pas seulement réussir de beaux projets, c'est organiser le travail pour que la réussite de chacun contribue à celle de tous et que la réussite de tous contribue à celle de chacun. En classe on construit une société solidaire fondée sur le principe : « A chacun selon ses besoins, de chacun selon ses ressources. »

Aujourd'hui : devant le développement de l'individualisme qui compromet l'avenir de nos institutions et de nos sociétés, nos enfants et adolescents doivent découvrir que la solidarité entre les humains et avec la planète n'est pas seulement une valeur, c'est un fait : nous sommes solidaires, que nous le voulions. C'est pourquoi nous devons leur permettre de faire l'expérience de la coopération au quotidien. Ils doivent découvrir comment la réussite de chacun peut contribuer à celle de tous et celle de tous à la réussite de chacun.

-o0o-

La classe de Célestin Freinet n'est donc plus un autobus où les enfants sont assis sagement les uns derrière les autres et se laissent conduire passivement. C'est un atelier où tout le monde travaille. Et, très vite, elle va devenir un véritable laboratoire de recherche. C'est que si, dans l'atelier, la priorité, c'est la production et la satisfaction des clients, dans la classe, c'est la formation et l'accompagnement de chacun pour qu'il progresse dans sa quête de précision, de justesse et de vérité. Il ne suffit pas, en effet, que l'élève s'améliore sous la pression du maître ou, simplement, pour pouvoir être fier de ce qu'il a fait auprès de ses amis et ses parents : il faut qu'il ait intériorisé l'exigence, qu'il n'en reste pas à ce qui lui vient spontanément à l'esprit (ses représentations ou conceptions spontanées), qu'il ne se contente pas de reprendre les slogans à la mode (qu'ils soient publicitaires, politiques ou religieux), qu'il ne se satisfasse jamais de l'à-peu-près (même si cela semble efficace sur le moment). Il faut qu'il apprenne à se méfier des fausses évidences, à douter et à se mettre en quête, en enquête, pour aller toujours plus loin dans sa recherche. L'école ne doit pas combler les élèves par des savoirs définitifs, elle doit leur donner le désir d'apprendre, leur faire découvrir le plaisir d'apprendre toujours plus et toujours mieux... Et ce plaisir, c'est d'abord le maître qui l'incarne car, devant ses élèves, le maître est lui-même un chercheur : il ne se contente pas de distribuer des connaissances fossilisées, il cherche en permanence à les renouveler et à se renouveler pour mieux répondre aux besoins de ses élèves et leur faire les meilleures et les plus belles propositions pédagogiques. Il ne transmet pas seulement des savoirs, il transmet un rapport aux savoirs : un rapport vivant, curieux, exigeant... et contagieux. C'est pourquoi, très vite, les élèves-imprimeurs deviennent des élèves-chercheurs : ils partent enquêter dans le voisinage, questionner les anciens sur l'histoire du pays, interroger les artisans sur leurs savoir-faire, étudier la flore et la faune. Ils demandent l'aide de leurs correspondants, vont dans les bibliothèques et s'ouvrent à de nouvelles questions. Et les voilà qu'ils découvrent des tas de choses nouvelles, les consignent et les organisent. Il y en a bien plus qu'il n'en faut pour un article de journal et ils vont pouvoir s'engager dans la réalisation de véritables petits livres où chaque affirmation, chaque mot sont discutés et pesés : il faut toujours être au plus près du plus juste.

Sixième leçon : Faire de chaque élève un enfant-chercheur

En classe et avec le maître, on apprend à ne jamais se satisfaire des apparences, à questionner les connaissances qu'on acquiert pour aller toujours plus loin, vers de nouveaux savoirs. Car les vrais savoirs scolaires doivent être, tout à la fois, des outils qui, donnent des clés pour résoudre les problèmes que l'on rencontre et des énigmes qui ouvrent à des interrogations et stimulent l'intelligence pour l'engager dans un processus de remise en question et de recherche sans fin.

Aujourd'hui : alors que nous sommes menacés, à travers les médias et les réseaux sociaux, par l'hégémonie des slogans de toutes sortes, alors que les robots conversationnels de l'intelligence artificielle nous donnent l'impression de pouvoir tout savoir sans avoir jamais rien appris, il est fondamental de former nos élèves à résister aux fausses évidences et à s'engager toujours plus avant et de manière plus autonome dans la recherche de la vérité. La formation du citoyen nécessite, aujourd'hui plus que jamais, le développement d'une pensée critique nourrie par un esprit de recherche continue.

-oOo-

Stimuler la curiosité pour faire de chaque élève un chercheur dans les savoirs, c'est bien... mais on ne peut pas former les élèves pour qu'ils questionnent le monde sans leur permettre de questionner ce qui se passe dans leur propre classe. C'est pourquoi Célestin Freinet a très vite mis en place le « conseil de coopérative », une réunion hebdomadaire au cours de laquelle toute la classe débat de ce qu'elle vit, examine les difficultés qu'elle rencontre, réfléchit aux propositions qui permettraient de les surmonter et prend les décisions qui s'imposent. Mais pour que ce « parlement scolaire » joue vraiment son rôle, il faut qu'il soit organisé de manière rigoureuse. Pas question de le laisser basculer dans la discussion stérile ou les affrontements brutaux : car, à l'école celui qui a raison, ce n'est pas celui qui crie le plus fort ou qui cherche à s'imposer par la violence, c'est celui qui démontre le mieux et réussit à convaincre. Et puis, dans la classe, on doit apprendre que l'intérêt collectif n'est pas la somme des intérêts individuels, c'est ce que le débat permet de faire émerger à partir de la confrontation constructive des points de vue. Autant dire que le « conseil » ne s'improvise pas. Ainsi, en pédagogie Freinet, il existe de véritables rituels pour le préparer : dans la semaine qui précède les élèves peuvent remplir des tableaux ou insérer dans des boîtes aux lettres leurs remarques sur ce qui se passe en les rangeant en trois catégories : « Je félicite », « Je critique » et « Je propose ». De même, le « conseil » lui-même est très ritualisé : tous les élèves sont, à leur tour, président de séance et secrétaire. On commence toujours en reprenant les décisions de la séance précédente et en se demandant si elles ont été appliquées et fructueuses. On finit, chaque fois, en récapitulant ce qui a été arrêté. Et le maître veille à ce que les prises de parole soient respectueuses : avant de contredire une opinion, on la reformule pour vérifier qu'on l'a bien comprise ; on ne confond jamais les jugements sur une idée et les jugements sur une personne... On se forme ainsi pour devenir un citoyen capable de participer au débat démocratique.

Septième leçon : Construire ensemble le bien commun

Dans la classe, chacun est invité à exercer son jugement sur ce qui se passe, mais il faut apprendre aussi à confronter son point de vue avec celui des autres. C'est dans la « réunion » (le « conseil de coopérative »), et grâce à des débats préparés organisés et régulés, que la classe peut passer de la juxtaposition ou du conflit entre les points de vue individuels à la construction de l'intérêt collectif et à la mise en place de projets communs qui permettront à chacun de se dépasser et à tous de réussir ensemble.

Aujourd'hui : tel est l'enjeu majeur pour l'avenir de nos sociétés. Face aux défis climatique et écologique, démocratique et social, face aux terribles menaces qui pèsent sur nous, nous devons faire le pari que l'éducation peut encore quelque chose. Elle ne peut évidemment pas tout mais elle peut sans doute former nos enfants et adolescents à échanger sereinement entre eux, à dépasser la seule vision de leur intérêt individuel à court terme pour s'ouvrir à l'altérité, entendre les autres et inventer avec eux ce qui permettra de les faire grandir ensemble. Et, même si nous ne sommes pas certains de réussir à tous les coups, l'enjeu est si important que nous serions terriblement irresponsables si nous ne tentions pas l'aventure.

-o0o-

Voilà, rapidement résumées les leçons pédagogiques fondamentales que l'on peut tirer de l'introduction de l'imprimerie à l'école par Célestin Freinet... Mais, cent ans après, à l'heure du numérique et de l'intelligence artificielle, ces leçons sont-elles dépassées ? Rien n'est moins sûr. Et peut-être même ces leçons sont-elles encore plus d'actualité ?